

Carnaval à Bâle

Le Carnaval de Bâle est une gigantesque fête des sons et des rêves, des couleurs et des fantaisies, mais aussi de la critique sérieuse et du persiflage. Son aspect actuel est le résultat d'un processus qui a commencé il y a environ cent ans. Depuis lors, une grande partie de la population s'implique avant, pendant et après le carnaval et beaucoup d'artistes y participent également. Grande fête par excellence d'une population urbaine, elle sert de soupape aux participants et est pour eux l'occasion de s'écarter des comportements normés et de rechercher activement leurs contraires : trois jours par an, Bâle vit son monde à l'envers.

Le carnaval de Bâle est inscrit au patrimoine culturel mondial de l'UNESCO. Commission spéciale des Nations Unies, l'UNESCO s'occupe de la formation, des sciences et de la culture. Elle constitue des listes de coutumes, d'arts et d'édifices qui méritent une protection spéciale et donc une attention renforcée. Puisque le carnaval de Bâle n'est pas physiquement tangible, il fait partie de la liste du patrimoine culturel immatériel.

Pour convaincre la commission de l'UNESCO de l'importance du carnaval de Bâle, il a fallu soumettre un dossier de candidature. En fait partie, entre autres, un film que vous pouvez voir à présent sur l'écran à côté de l'entrée (> vidéos > Fasnacht in 10 Minuten).

1 Du « méchant carnaval » au grand événement urbain

La première citation d'une « böse Fasnacht » date de 1376: ce 'méchant carnaval' doit son nom aux troubles sanglants qui se produisirent la veille du mercredi des Cendres, à l'occasion d'un tournoi sur la place de la cathédrale.

Depuis le début du 15^e siècle, on trouve les premiers interdits officiels frappant l'utilisation du tambour et du fifre pour des « danses débridées et libertines ». Ces édits mentionnent également des groupes masqués qui troublent la période de l'Avent (1418). Ces mesures semblent avoir de l'effet car, à partir de la deuxième décennie du 16^e siècle, les interdictions de mascarades se bornent à la période de carnaval proprement dite, mais sans effet à long terme.

La fièvre carnavalesque du lundi qui suit le mercredi des Cendres existait déjà avant la Réforme, et la date des festivités n'est en aucun cas un acte de malveillance vis-à-vis des catholiques, faisant suite à l'adoption de la nouvelle confession en 1529. Mais la Réforme ayant supprimé le Carême, les réjouissances des jours gras avant les 40 jours de mortification et de pénitence avaient perdu leur signification aux yeux des autorités publiques, qui tentèrent en 1546 d'interdire le carnaval. Le chroniqueur Fridolin Ryff nous apprend que, depuis au moins 1540, des personnages masqués intervenaient dans les revues des corporations et des sociétés de faubourg, qui se déroulaient le lundi après le mercredi des Cendres. Durant les siècles suivants, les annales évoquent ces cortèges organisés selon un modèle militaire auxquels se mêlent des masques et font également mention de fêtes carnavalesques dans des demeures privées et des

salles de corporations, comme par exemple le cortège organisé en 1783 par la société de faubourg Zum hohen Dolder.

C'est seulement après l'apaisement des luttes politiques faisant suite à la révolution helvétique que les Bâlois fêtent à nouveau leur carnaval, à partir de 1802. La bourgeoisie organise alors de grands cortèges qui n'ont pas encore lieu tous les ans et qui ne ressemblent guère à ceux d'aujourd'hui. Les mots « Fasching » et « Karneval », utilisés à l'époque, ont été repris au vocabulaire allemand.

Après la séparation du canton de Bâle en deux demi-cantons vers 1832/33, la haute bourgeoisie délaisse le carnaval durant plusieurs décennies. Autour de 1842- 1843, certains groupes bien intentionnés essaient de transformer le carnaval en une fête de la jeunesse. Après la naissance de l'Etat fédéral suisse (1848), des sujets politiques apparaissent de plus en plus souvent dans le carnaval et les premières lanternes, qui ne circulent au début que lors du « Morgenstreich », font leur apparition. Durant la seconde moitié du 19^e siècle, les cortèges carnavalesques, souvent conçus par un artiste, prennent l'allure de ces cortèges historiques très prisés à l'époque. Ils ne se privent pas pour autant d'émettre des critiques acerbes, dont certaines s'adressent à des souverains étrangers ou à la papauté, ce qui donne lieu à des interventions diplomatiques et à des actions en justice. C'est seulement en 1890 que les catholiques s'ouvrent au carnaval de Bâle; toutefois, les milieux catholiques continueront longtemps encore à fêter leur carnaval dans des salles de fêtes avant le mercredi des Cendres.

L'association fondée en 1858 « Quodlibet » organise à partir de 1866 des bals, des cortèges et, en 1884, un premier concours destiné à récompenser les meilleurs sujets. Cette association, composée pour l'essentiel de nouveaux bourgeois, veille de plus en plus à maintenir l'ordre et la qualité des festivités carnavalesques. C'est grâce à cette association, et à bien d'autres encore, que le carnaval a évolué durant les dernières décennies du 19^e siècle pour revêtir un style typiquement bâlois. Ce n'est donc pas par hasard qu'en 1910, des membres du « Quodlibet » participent à la fondation de l'actuel Comité du carnaval, dont l'idée revient au Syndicat d'initiative.

Quelques dates importantes:

- 1906 Premier Monstre-Trommelkonzert (concert monumental des tambours) et première exposition de lanternes.
- 1909 Le prince Carnaval chevauche pour la dernière fois au cortège. 1910 Fondation du Comité du carnaval, en allemand Fasnachts-Comité.
- 1911 Première Fasnachtsplakette (insigne porté sous forme de broche). C'est la dernière fois qu'un Morgenstreich a lieu aussi le mercredi.
- 1915 Fondation de la société Vereinigte Schnitzelbankgesellschaft Basel (VSGB).
- 1920 Fondation de la société Basler Schnitzelbank-Gesellschaft (BSG).
- 1921 Fondation du Schnitzelbank-Comité.
- 1924 Le mot Fasnacht est écrit pour la dernière fois avec « st » sur la Plakette.

- 1925 Concours de masques organisé par le Staatliche Kunstkredit. Paul Wilde obtient le premier prix avec son « Anishansli ».
- 1939 Un groupe catholique participe pour la première fois au cortège (« Guete Bonjour-Clique »).
- 1939 Première clique entièrement féminine (« Die Abverheyte »).
- 1945 Le Fasnachts-Comité organise dans la Kunsthalle une exposition pour remplacer la Fasnacht qui n'a pas lieu pour la sixième fois pour cause de guerre.
- 1946 Le lundi 11 mars marque la renaissance des festivités après six ans d'interruption. 1951 Création de la Gugge-IG chargée de défendre les intérêts des Guggenmusiken. Une autre IG sera fondée en 1965 (FG= Freie Guggenmusiken).
- 1962 Le Morgenstreich a lieu pour la première fois sans Guggenmusik. En compensation, les cliques de tambours et de fifres leur accordent le mardi soir pour leurs parades et leurs concerts (« Guggezyschtig »).
- 1974 Fondation de la « Wage-IG ».
- 1976 De nouvelles manifestations pré-carnavalesques apparaissent: « Charivari », « Pfyfferli » et « Rällpli-Serenade », suivis de bien d'autres. 1987 Les dates de la MUBA (Grande Foire de Bâle) coïncidant avec celles de Fasnacht, l'exposition de lanternes s'installe sur la place de la cathédrale. Le succès sera tel, qu'elle y restera à partir de cette date.
- 1993 Le Monstre-Trommelkonzert (depuis 1914 au Kùchlintheater) a lieu désormais dans la grande salle des fêtes de la Foire de Bâle.
- 2004 Le Comité ajoute aux trois « Plakette » d'or, d'argent et de bronze un exemplaire miniature, nommé « Bijou », au prix de cent francs.
- 2010 Le comité de carnaval célèbre son centième anniversaire.
- 2013 Le Musical Theater est le cinquième lieu accueillant le « Drummeli ».
- 2017 Le carnaval de Bâle est inscrit au patrimoine culturel mondial immatériel de l'Unesco.

2 Tambour-major et « Obmann » (chef)

Le tambour-major fait partie des apparitions les plus impressionnantes de la « Fasnacht ». Avec une gravité empreinte de majesté, il avance entre les groupes de fifres et de tambours. Son costume imposant et sa tête monumentale sont un élément central du Sujet, thème représenté par la clique. De son bâton, le tambour-major marque la mesure et salue la foule avec dignité. Malgré l'autorité de son apparition, il n'est pas le chef du corps des tambours qui, lui, marche derrière à gauche. C'est toujours un homme de grande taille, car il doit pouvoir voir l'ensemble de la troupe. Le chef d'une clique n'est pas automatiquement chef des tambours ou tambour-major.

3 Cortège — le défilé de parade des « Fasnächtler »

Autrefois, les cortèges du lundi et du mercredi après-midi étaient nettement plus modestes qu'aujourd'hui. Le nombre des cliques et des chars était limité et les femmes étaient uniquement présentes dans des landaus nommés Chaise. Si l'on remonte encore plus loin, on retrouve tout au long du 19^e siècle à Bâle des défilés carnavalesques qui ne diffèrent pas vraiment de ceux d'autres localités.

Aujourd'hui, durant ces deux après-midi, deux immenses défilés colorés ont lieu. Les participants y sont si nombreux que le « Fasnachts-Comité » a dû mettre sur pied une organisation importante du parcours pour permettre au public de profiter pleinement des sons, des couleurs et des spectacles humoristiques.

4 Clique et Comité

Le nom « Clique » désigne un groupement organisé comme une association et constitué pour fêter ensemble « Fasnacht ». Les expériences partagées en commun engendrent une sorte de camaraderie, fondée sur un esprit de clique. Peu de contacts existent entre les différentes associations. Une « Clique » organise des rencontres et des activités en dehors de la « Fasnacht ». Beaucoup restent attachés toute leur vie à leur « Clique », qui prend une place importante dans leur biographie.

Toutes ces associations convergent vers le « Fasnachts-Comité », cette main organisatrice qui veille depuis 1911 à ce que les « drei scheenschte Dääg » (= les trois plus beaux jours) se déroulent sans accroc. Ce Comité, qui a un statut d'association, se compose de 10 à 15 hommes et (depuis 1999 seulement) femmes, exerçant leur fonction dans le cadre du bénévolat. Chaque membre gère un ressort particulier et assure les relations avec les différents groupes d'intérêts. Les contacts avec la police, les sapeurs-pompiers et le Département des travaux publics sont tout aussi importants. Une autre tâche consiste à organiser le Monstre-Trommelkonzert, la parution du guide de la Fasnacht nommé « Rädäbäng » et de la Plakette. Les recettes issues de la vente de ces insignes alimentent les subventions versées aux sociétés inscrites au Cortège. Pour mener à bien toutes ces tâches, le Comité dispose d'un secrétariat qui travaille toute l'année.

5 « Bängg », « Zeedel » et « Zyttige »

Le Bâlois est connu pour son esprit moqueur, qui atteint son apogée durant la « Fasnacht », les rimes et couplets satiriques ne manquent pas. Ce sont d'une part les « Zugszedel », ces feuilles volantes que chaque groupe participant au cortège distribue aux spectateurs; elles sont remplies de rimes écrites en dialecte bâlois et développent le thème choisi par la clique d'une manière plus ou moins spirituelle. Ce sont aussi les vers et les maximes qui garnissent les lanternes et les chars du cortège, mais surtout les « Schnitzelbängg »: ces couplets satiriques sont chantés par des troubadours d'un genre particulier, qui font le tour des tavernes bondées du centre-ville, le lundi et le mercredi soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les spectateurs prennent plaisir à

interpréter les illustrations énigmatiques des panneaux que feuillette le chanteur à la voix éraillée, et dont la plus grande prouesse consiste à mettre la note piquante à la fin du dernier vers. S'il y parvient, il reçoit les applaudissements du public.

6 Tambour et fifre

Les marches, ces morceaux de musique que jouent les corps de tambours et de fifres, sont souvent l'ouvrage de compositeurs connus. Dans le répertoire des cliques, les morceaux modernes influencés par la musique classique et le jazz témoignent de la dynamique et de la capacité d'évoluer de cette culture musicale spécifique de Bâle: Mais on y trouve avant tout de multiples modes traditionnels empruntés au registre populaire et surtout aux anciennes marches militaires. Il suffit d'évoquer ici l'ancien signal militaire « Sammlung » (rassemblement) et les pas de marche (« Feldschritte ») qu'on retrouve dans le « Morgenstreich » et dans les neuf premiers vers des vieilles marches suisses.

Ces mélodies, comme d'ailleurs les tambours et les fifres bâlois, ne sont pas une invention de la cité rhénane, mais dérivent des traditions militaires suisses et françaises. Elles sont plus exactement un héritage des régiments suisses, autrefois nombreux au service des armées françaises. Les cliques défilent en formation dans les rues et avancent à une cadence qui s'apparente au pas militaire et rappellent la manière de défiler des régiments. L'héritage musical explique aussi pourquoi la ferveur des Bâlois qui jouent du tambour et du fifre ne dégénère jamais en liesse délirante, ce qui surprend souvent les spectateurs venus d'ailleurs.

7 Notations musicales et styles

Malgré une uniformisation croissante, les marches sont souvent jouées de manière différente selon les cliques. La tradition musicale a donné naissance à diverses écritures phonétiques et notations musicales portant la marque d'éminents instructeurs de tambour (« Schnuedrumme », « Hieroglyphen »). Il existe certes un répertoire commun, mais des interprétations divergentes souvent en ce qui concerne les accents, les coups de baguette, le rythme et la cadence, si bien que différentes Ecoles ne peuvent jouer ensemble.

8 Du groupe de musique improvisé à la « Guggenmusik »

Les esprits sont fort partagés dès qu'il s'agit des « Guggenmusiken », mais il serait vain de s'interroger sur le droit d'existence de ces groupes musicaux dans la Fasnacht, dont ils forment un élément ancien. Des documents attestent en effet l'entrée en scène, autour de 1800, d'orchestres insolites réunissant des instruments bizarres. Et si un texte datant de 1871 relate qu'une « musique d'avenir humoristique » participe au défilé, il est bien évident que ce groupe ne peut pas avoir joué sérieusement.

Aujourd'hui, le nombre des Guggenmusiken est passé à 65. Il ne faut pas sous-estimer leur force d'intégration et leur attrait pour les nouveaux venus qui veulent participer de manière active à la Fasnacht. Sans oublier que la plupart de ces groupes se composent d'hommes et de femmes.

Un fait indiscutable est que Bâle est le lieu d'origine de ce mouvement musical qui, entre-temps, a largement conquis l'Europe centrale.

10 Le « Morgenstreich »: les heures entre le rêve et le jour

« Säälig gniesse » : ces deux mots qui résument les 72 heures de félicité carnavalesque à Bâle désignent le bonheur tranquille et quasi céleste ressenti par tout fervent du carnaval, qu'il y participe de manière active ou passive. Quand le lundi matin, les quatre coups de l'horloge sonnent et que toutes les lumières de la ville s'éteignent, commence le plaisir, dont chacun sait bien qu'il sera de courte durée. Mais à présent seul compte l'instant, le mot d'ordre « Ach — tung! Dr Morgestraich - vorwärts, marsch! » qui résonne alors. A cet instant précis, tout se met en mouvement et chaque clique suit son propre chemin dans la nuit et l'aube naissante, éclairée par la lanterne de son char et les petites lanternes brandies en haut d'une perche ou juchées au haut du masque.

Dans cette aube frileuse, mais tant attendue, on déambule dans les ruelles, mais on savoure aussi, bien au chaud, dans une taverne ou un restaurant, la traditionnelle soupe à la farine rôtie et une part de tarte aux oignons (Zwiebelwähe) ou au fromage (Käsewähe).

11 Arlequin

Le personnage comique du théâtre italien a fini par devenir dans les temps modernes la figure carnavalesque par excellence. Certains voient en cet Arlequin le « harilo-king » anglais, ce chef de l'Armée sauvage ancré dans la mythologie populaire européenne

12 La lanterne — la fierté de la clique

La lanterne « Laterne » est l'objet de parade et la fierté de chaque clique. Ses dimensions peuvent être imposantes et sa hauteur dépasser plusieurs mètres, ce qui explique qu'elle n'est souvent terminée que quelques jours avant le « Morgenstreich ».

La peinture en est confiée à un artiste qui fait jaillir sous son pinceau des images lumineuses dotées d'une bonne portion d'humour et de satire.

L'origine de la lanterne remonte à 1845. Cette année-là, la police avait interdit de circuler durant le « Morgenstreich » avec des torches, jugées dangereuses. Il fallait donc trouver une autre solution et c'est ainsi que sont nées les lanternes qu'on se mit très vite à peindre, et qui devinrent de véritables œuvres d'art.

Peu de noms nous sont restés des premiers artistes, pour la plupart peintres en bâtiment ou peintres décorateurs (p.ex. Samuel Baur). Un changement s'est amorcé au début du 20e siècle et surtout après la Première Guerre mondiale. A partir de 1919, les lanternes sont de plus en plus souvent signées par des artistes de renom et de formation internationale, guidés par les nouvelles tendances artistiques. Une coutume répandue parmi les cliques consiste à aller chercher la lanterne chez l'artiste le dimanche soir et à la transporter, dissimulée sous une housse provisoire, au son des fifres (en tenue civile) jusqu'au lieu du départ fixé pour le « Morgenstreich ». Et lorsque, un peu avant quatre heures, la lanterne sera allumée pour la première fois, tous s'exclameront que c'est décidément une belle lanterne (« Mir hänn wiider e scheeni Lambbe! »)!

13 La naissance d'une lanterne

Chaque peintre de lanterne a son propre style. Pour la plupart de ces artistes, la toile des lanternes est devenue un langage qui réunit un mode d'expression populaire et un reflet des courants d'art contemporains. Toutes les lanternes ne naissent pas de la même manière. Tout d'abord, le dessin, choisi parmi de nombreuses esquisses, doit être transposé sur la toile tendue sur le bâti et enduite d'une couche de fond. Certains font ce travail à la main, d'autres se servent d'un quadrillage, d'autres enfin utilisent un projecteur de diapositives. Les couleurs, elles aussi, varient au gré des fantaisies, à condition de rester translucides: encre de Chine, aquarelle, couleur à l'aniline, peinture à l'huile, colorant textile. Une fois l'extérieur peint, on vérifie la qualité de la peinture à l'aide d'une lampe et on procède, de l'intérieur, aux rectifications nécessaires. Pour finir, on écrit au pinceau les rimes et les maximes et, quand la lanterne est terminée, le « Morgenstreich » n'est plus très loin!

14 Fabrication traditionnelle d'une « Fasnachtslarve »

On commence par modeler une masse de terre glaise selon un dessin. Une fois ce modèle séché, on l'enduit d'une fine couche de vaseline, avant d'y appliquer en couche épaisse de plâtre, qui pourra être ainsi détachée plus facilement du modèle. Ce plâtre constitue le moule. L'intérieur est enduit d'un vernis spécial, puis de vaseline.

A présent, on dispose dans le moule, en plusieurs couches, les lambeaux de papier encollés (environ 200 g} et on les presse contre les parois du moule. Quatre couches suffisent en général. On attend que le modèle soit légèrement solidifié pour le détacher du moule, puis on le laisse sécher complètement sur une grille, à température ambiante. Ensuite, on peint l'extérieur d'une première couche de blanc et on enduit l'intérieur de gomme-laque. Une fois le modèle séché, on enlève les bordures de carton qui subsistent.

Pour le peindre, on utilise des peintures acryliques, des peintures de dispersion pour l'extérieur et des peintures à l'huile. Souvent, quelques coups de pinceau et taches de couleur suffisent pour donner au visage l'expression souhaitée.

Le futur porteur essaie son « deuxième visage » y compris le casque qui protège la tête, nommé « Güpfi ». On découpe alors les trous pour les yeux, les narines et la bouche et on attache le « Güpfi » au moyen de rivets. Enfin, on fixe la perruque (fabriquée en chanvre, raphia, sisal etc.) et le chapeau ou toute autre coiffe.

15 Un ouvrage collectif

Dans le calendrier d'une société de « Fasnacht », certaines réunions sont particulièrement importantes: ce sont d'une part les réunions destinées au choix du « Sujet », servant à fixer l'événement qui servira de thème de satire et de persiflage pour la prochaine « Fasnacht », et d'autre part la séance nommée « Lämbe-Sitzung », qui établit un bilan post festum, pouvant même aboutir à une scission de l'association.

Une fois le thème choisi, les artistes et les poètes fidèles à la clique se mettent au travail. Crayons et pinceaux sont à l'ouvrage et les brouillons d'esquisse se multiplient pour les masques et les costumes. Puis les esquisses voyagent jusqu'aux couturières et aux ateliers de masques chargés de la confection. Le poète « Zeedeldichter » se retire pour écrire ses vers « Värslibrinze » et le chef du char « Wagenchef » rassemble autour de lui son équipe pour donner au char un aspect optimal et conforme au thème choisi.

16 La « Fasnacht » est-elle du luxe? du gaspillage?

De telles questions ont été posées par le passé et le sont encore aujourd'hui dans la presse quotidienne. Naturellement, aucun adepte de la « Fasnacht » ne peut comprendre cela et s'empresse d'insister sur l'importance économique de ces festivités. Le sociologue, lui, évoque volontiers le facteur psychologique de cet événement qui permet d'endosser une autre identité et une autre vie. Le porteur du masque, délivré de sa propre personne, y puiserait alors force vitale et joie de vivre. D'autres, au contraire, considèrent la « Fasnacht » comme une invention diabolique et la fuient. Autrefois, ces gens-là venaient se réfugier durant ces journées sur la colline de Chrischona, proche de Bâle. Aujourd'hui, on les voit distribuer des tracts. Quant à ceux que la « Fasnacht » laisse indifférents ou qui la boudent, ils partent en vacances de ski ou se font dorer au soleil des Caraïbes.

Mais l'afflux du public et le grand nombre des participants actifs, dont le nombre est estimé à plus de 20'000, prouvent la fascination immuable qu'exerce cette fête urbaine, véritable mosaïque d'émotions et de traditions.

17 Pas si vieux que ça!

Cet objet fascinant qui s'appelle « Larve » (voir point 22) et passe pour être un élément important de la coutume locale ne s'appuie pas en réalité sur une tradition très ancienne. Jusque dans les années 1920, on importait en effet la plupart de ces « Larven » avant de les repeindre et

de les adapter aux besoins individuels. Ainsi, une grande partie des « Larven » est née dans les ateliers de Saxe et de Thuringe. Les « Waggislarven », par contre, venaient d'une fabrique italienne et les délicats masques en cire (« Wachslarven ») étaient originaires de Hollande, de France et d'Italie.

De 1920 à 1939, l'entreprise bâloise Métraux-Bucherer, située Freie Strasse, vendait ces fameux masques puis se mit à les fabriquer.

Les modèles en cire, légers mais solides, étaient fabriqués en toile de lin encollée qu'on appliquait sur un modèle de plâtre et qu'on pressait ensuite à l'aide du moule creux.

18 Un artisanat devenu un art

Si l'on observe de près des illustrations datant de la fin du siècle dernier, on constate que les masques recouvrant alors les visages étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui. Ils étaient le plus souvent en toile de lin encollée ou en toile cirée. On les trouvait chez les loueurs de costumes et les marchands de jouets qui les achetaient à l'étranger.

Après la Première Guerre mondiale, deux jeunes bâlois, Alphonse « Fuffi » Magne et Adolf Tschudin, se mirent en quête d'une alternative aux articles importés. Ils apprirent l'art du contrecollage des masques auprès de Paul Rudin, célèbre peintre de lanternes et décorateur de théâtre. Les premières créations virent le jour en 1921, Paul Rudin ayant été chargé de fabriquer les masques de la clique Olympia.

Dans leur atelier de la Weisse Gasse, Alphonse Magne et Adolf Tschudin poursuivirent leurs essais: ils fabriquèrent notamment une masse à partir de pâte de bois, de terre glaise, de craie et de colle pétrie, puis étendue au rouleau dans un moule avant d'être mise à sécher. Mais ces modèles se révélèrent très fragiles et finalement, un autre procédé allait s'imposer en 1927, utilisant comme matière la toile de cellulose de bois dont se servaient les peintres en bâtiment.

Vers 1925, les chemins de ces deux pionniers se sont séparés: Adolph Tschudin, propriétaire d'une petite fabrique de jouets et d'articles de fête, s'est spécialisé dans la fabrication des masques individuels pour les bals masqués, faisant appel à des artistes pour créer et peindre les modèles.

Alphonse Magne, lui, a opté pour la fabrication des masques de cliques. Lui aussi travaillait avec des artistes. Son fils Roger Magne a appris très tôt l'art des masques et la peinture des lanternes. Après la mort de son père (1965), il décida de continuer l'atelier, aidé de sa femme. Entre-temps, la troisième génération est déjà là pour assurer la relève.

Cette méthode de fabrication développée dans les années 1920 et le recours à des artistes bâlois ont permis à cet art de se propager en peu de temps. Le nombre des ateliers a augmenté, surtout après 1945. Entre-temps, les différents ateliers occupent, durant au moins la moitié de l'année, de nombreuses personnes.

19 « Waggis »

Le personnage campagnard en blouse paysanne de toile bleue fait partie des figures classiques de la « Fasnacht ». Mais son aspect actuel, notamment son nez énorme qui pointe vers le ciel, n'a pris forme qu'à partir de 1950.

La plus ancienne illustration de ce personnage date de 1874. Le mot « Waggis » est mentionné pour la première fois à la fin des années 1830 dans le roman de mœurs humoristique française « Physionomie du Wagges ».

C'est seulement en 1913, lorsque le jeune lieutenant prussien von Forstner désigna, à Saverne, les soldats alsaciens par la dénomination « Ihr Wackes! » que ce terme alsacien, au départ sans connotation malveillante, prit le sens d'une insulte lorsqu'il était prononcé par des personnes non alsaciennes. L'incident déclenché par le jeune lieutenant, devenu vite « l'affaire de Saverne », suscita des débats houleux au Reichstag et des discours enflammés en France, et finit par aboutir au départ du gouverneur impérial et à la démission du secrétaire d'état. Cette affaire, survenue à la veille de la Première Guerre mondiale, envenima les rapports, déjà bien difficiles, entre la France et l'Allemagne.

20 « Dr Masggi » (Bal masqué) — une magnificence révolue

Les bals masqués avaient une grande tradition à Bâle et avaient lieu le lundi et le mercredi. Les bals les plus prestigieux se déroulaient dans le Stadt-Casino (ouvert en 1826) et le Stadttheater (ouvert en 1834).

Pour inciter les participants à faire preuve d'imagination, on attribuait des prix aux meilleurs déguisements. On peut lire dans les témoignages d'un directeur de police, datant de 1853, que de nombreuses dames de réputation douteuse venaient en train de Mulhouse à Bâle pour se rendre aux bals masqués du carnaval bâlois.

Les bals pour enfants, qui avaient lieu le mardi de carnaval dans tous les grands restaurants de la ville, étaient tout aussi populaires.

Dans les années 1920, les bals masqués battaient encore leur plein, mais à partir des années 1960, l'intérêt déclina et on décida finalement, après la « Fasnacht » de 1971, de supprimer ces manifestations.

Bien sûr, il ne faut pas oublier le légendaire « Zyschdigsfescht » du groupe d'artistes « Gruppe 33 », qui comptait beaucoup de grands carnavaliers (décorateurs de lanternes, concepteurs de masques).

21 Un atelier de masques (« Larven ») : l'atelier « nase »

Le graphiste Heiri Strub (né en 1916) tenait cet atelier entre 1946 et 1956. Aidé de sa femme Lotti et d'amis, il confectionnait des « Larven » (voir point 22) individuelles, avant tout pour les bals masqués.

Créé pour un jeune Bâlois de la haute société, le couple des frères Alexander et Peter Zschokke est né en 1951 au moment du scandale de la moustache bâlois (« Schmied alias Staline » à l'école de commerce). Cette représentation avait fait beaucoup de bruit dans la famille directement concernée et l'avait conduit à communiquer au comité de carnaval le nom du carnavalier porteur de ce masque. Suite à la mention de son nom, ce dernier a décidé de ne plus jamais participer à un cortège.

22 « Larve » ou masque ?

Une petite explication s'avère ici nécessaire pour les francophones. En effet, le mot allemand « Maske » ne désigne pas à Bâle un masque au sens habituel de deuxième visage. Les Bâlois, eux, désignent celui-ci par le terme « Larve » et utilisent le mot « Maske », donc masque, uniquement pour décrire une personne entièrement costumée et masquée. Ces deux termes peuvent donc créer des confusions. La fabrication de « Larve » tient une place importante à Bâle. Voir la quantité de « Larven » qui défile dans le centre-ville lors d'un « Morgenstreich », dans le cortège ou lors du « Gässle », durant les trois soirs de carnaval, suscite sans nul doute le plus grand enthousiasme. Il n'y a pas que des Arlequins, Pierrots, « Bajass », Waggis ou « Alti Dante », mais s'y ajoutent d'innombrables variantes. En outre, beaucoup de « Larven » ne reprennent pas ces types classiques mais naissent de la référence au sujet choisi.

Dans cet espace sont réunis les travaux issus de différents ateliers bâlois de « Larven » des années 1930 à 1970. On peut citer Tschudin, Magne, Plüss, Gysin, Strub, Merian ...

Merci de remettre ce document à sa place.